

m'éclairer. Elles devisaient et faisaient de grandes conjectures sur ce qui allait leur advenir.

Les roses ne se ressemblent pas entr'elles. Il y a dans leurs caractères une foule de nuances : les unes sont folles, coquettes ou légères ; d'autres, graves, doctes et sérieuses. Cette différence se marquait bien dans la diversité de leurs souhaits.

—Que m'importe d'être cueillie ce matin ou ce soir ? disait une rose à cent feuilles, esprit fort qui se pavait orgueilleusement sur sa tige ! Ne faut-il pas toujours finir par là ? Le zéphyr a passé emportant mes parfums sur son aile ; que me faut-il de plus ? J'ai vécu, je veux mourir.

—Oh ! non, pas moi, s'écria plus loin une rose du Bengale. Qu'ai-je fait dans ce champ, sinon d'éclore ? Je ne connais rien ici-bas. Le soleil est beau sans doute, mais il y a là-bas des plaisirs et des fêtes ; j'en veux ma part. Au milieu des palais, sous les lambris dorés, à la clarté des lustres splendides, au son mélodieux des cadences légères, je veux entourer de mes fraîches guirlandes la taille souple de la jeune fille ; et mêlée à sa blonde chevelure, sans aiguillon pour elle, je la suivrai dans ses fêtes pour la parer et l'embellir. Voilà le destin que j'envisage.

—Oui, qu'on me cueille, s'écria près de moi une rose pourpre, à la tige altière ; qu'on me porte à la ville. Ici nul ne me voit, et je veux être vue. En vain j'étale dans ce champ mes plus vives couleurs ; le zéphyr passe et m'oublie. Je suis belle cependant, je veux aussi briller et plaire. Qu'importe pour cela d'être cueillie ! Ce n'est pas acheter trop cher un jour de bonheur et de gloire.

—Soit chose que de plaire, répondit d'une voix aigre la rose unique ! Moi, je veux vivre d'abord et vivre pour moi-même. Vous n'entendez rien à ce monde, mes sœurs. S'épanouir le moins qu'on peut, afin de prolonger son existence, renfermer ses parfums en soi pour en mieux jouir, voilà le bonheur. Bonsoir, mesdames. Je referme mon calice ; pendant qu'on vous cueillera, moi je dormirai.

—Je voudrais vivre pour aimer, dit la simple rose des champs, dont les frères rameaux s'attachent comme le lierre. J'aime l'arbre qui me soutient et le feuillage qui m'abrite ; j'aime la goutte de rosée qui m'arrose, et les soyeuses phalènes qui me visitent ; j'aime le chant de la cigale dans les blés, et les plaintes de l'air dans les bois ; j'aime la solitude et ses doux mystères. Voilà pourquoi je m'effeuille sous la main qui m'arrache à ma tige, voilà pourquoi je ne veux pas mourir encore.

—C'est le mois de la Vierge Marie, chanta doucement au loin une petite rose blanche. Je lui garde mes parfums comme un encens ; pour elle je veux être cueillie, je veux mourir sur son autel.

—Grand Dieu ! m'écriai-je enfin, saisie d'effroi, que parlez-vous donc toutes d'être cueillies et de mourir ? A peine sommes-nous écloses !

—Hélas ! ma pauvre enfant, dit une voix grave au-dessus de ma tête, il faut bien remplir son destin, et chacun ici-bas a sa loi qu'il faut suivre.

—Grand'mère, reprit en se redressant un petit bouton au front vermeil et à l'air mutin, vous en parlez vraiment bien à votre aise. Vous qui comptez au moins quatre longs jours, vous avez eu le temps de contempler le soleil et la nature, d'écouter le zéphyr, de respirer et de vivre. Partez avant nous, si le cœur vous en dit.

—On ne me cueillera pas, répondit la voix grave avec tristesse. J'étais belle, on me réserve pour ma graine. Mes parfums sont passés ; les soupirs de l'air

effeuillent ma corolle, et pendant qu'ils emportent mes pétales flétris, je vois tomber auprès de moi mes enfants, mes sœurs, tous ceux que j'aime. Bientôt je resterai seule dans ce champ désert et dépouillé : ...

—Puisque vous êtes sûre qu'on ne vous cueillera pas, interrompit le petit bouton, laissez-moi me cacher sous vos grandes feuilles. Je suis petit ! je n'ai pas encore eu le temps de faire ma prière.

Et souple, courbant sa tête déliée, le petit bouton disparut sous le feuillage de la rose triste.

—Viens, ma sœur, me cria-t-il de son abri. Viens vite, voilà les méchants qui nous cherchent, dépêche-toi...

—Mais je ne veux pas encore être cueillie, dis-je avec un peu de colère, j'ai quelque chose à faire en ce monde assurément. Je dois accomplir mon heureuse destinée toute entière.

—Apprends de moi, repartit la rose triste, que pour toute créature ici-bas la vie est courte, remplie d'embûches, de souffrances, et qu'incessamment elle nous mène à la mort.

—Est-ce donc pour cela seulement que nous sommes créés ? répondis-je. Souffrir et mourir ! ce n'est guère la peine de naître. Mais non : vous êtes vieille et triste, vous voyez mal les choses. L'existence me semble si belle ! le jour est si vaillant ! la nature a tant de sourires ! Je veux ma part de toutes ces joies. J'ai bien le droit d'être heureuse peut-être.

—Es-tu donc aussi comme ces roses à tête folle dont tu viens d'entendre les souhaits d'avenir ? Crois-moi, de tristes illusions les charment, et le bonheur n'est point où elles le cherchent.

—Où donc est-il alors ?

Je n'entendis pas la réponse. Un bruit s'éleva près de moi, c'était le murmure des roses qui se disaient adieu.

Au même instant, deux doigts robustes me saisirent ; je sentis une vive douleur, et je tombai au milieu de mes sœurs éplorées et gémissantes.

CLÉMENT D'ELBRE.

(A continuer.)

Il faut rendre à chacun, Riche ou Pauvre, la Justice qui lui est due.

Un des membres de la société de Saint Vincent de Paul rencontra un jour, dans une de ses visites consacrées aux pauvres, un artiste distingué, un contre-maître habile, que son intelligence et son industrie plaçaient à la tête des ouvriers de Paris. Emporté par le mouvement révolutionnaire du 24 février 1848, il avait quitté Pusiné pour le club, le travail pour la politique, s'était nourri de tous les systèmes socialistes, de toutes les théories humanitaires, et, pour les faire triompher, avait pris les armes aux journées de Juin. Depuis la défaite, il vivait dans une mansarde, avec sa femme malade et ses enfants affamés, sans appeler un médecin, sans parler à personne, sans rien faire pour combattre la maladie et la misère. Le visiteur eut grand-peine que la porte lui fût ouverte. L'ouvrier, l'œil hagard, la barbe longue, les vêtements et les cheveux en désordre, ne le reçut qu'en murmurant, ne l'introduisit qu'avec répugnance. Ses questions furent d'abord repoussées comme indiscrettes, ses offres de secours purées de humiliations. Quand, avec le tact que donne la charité chrétienne, il fut parvenu à détendre cette humeur altière et qu'un peu de confiance fit déborder l'amertume accumulée au fond de ce cœur, le contre-maître étala les griefs qu'il nourrissait contre la société ; il reprocha à son organisation actuelle tous les malheurs, tous